

## De Synésios à Priscus : aperçus sur la connaissance de la «barbarie» hunnique (fin du IV<sup>e</sup>-milieu du V<sup>e</sup> siècle)

Giusto Traina

---

### Citer ce document / Cite this document :

Traina Giusto. De Synésios à Priscus : aperçus sur la connaissance de la «barbarie» hunnique (fin du IV<sup>e</sup>-milieu du V<sup>e</sup> siècle). In: L'armée romaine et les Barbares du III<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle. Actes du Colloque International organisé par le Musée des Antiquités Nationales et l'URA 880 du CNRS. Saint-Germain-en-Laye, 24-28 février 1990. Chelles : Association française d'archéologie mérovingienne, 1993. pp. 285-290. (Mémoires de l'Association française d'archéologie mérovingienne);

[https://www.persee.fr/doc/mafam\\_1152-2518\\_1993\\_act\\_5\\_1\\_902](https://www.persee.fr/doc/mafam_1152-2518_1993_act_5_1_902)

---

Fichier pdf généré le 11/03/2022

## De Synésios a Priscus : aperçus sur la connaissance de la 'barbarie' hunnique (fin du IV<sup>e</sup>-milieu du V<sup>e</sup> siècle) (1)

*A la mémoire d'Owen Lattimore*

« Ces héros, en revanche, n'avaient pas besoin de fortifier leur maison pour repousser les barbares arrivés d'Asie ou d'Europe. Leurs exploits suffisaient à prévenir l'adversaire d'avoir à fortifier la sienne. Ils franchissaient souvent l'Euphrate pour attaquer les Parthes, le Danube pour attaquer les Gètes et les Massagètes. Or, voici que ces derniers qui ont parfois changé leurs noms, parfois même altéré leurs traits par artifice afin de simuler je ne sais quelle horrible race nouvellement sortie de terre, vous font aujourd'hui trembler. Ils franchissent à leur tour les fleuves et ils prétendent faire argent de leur paix « si tu ne revêts pas ta force » [Hom. *Il.*9.231] (Synes. *Peri bas.* § 15, traduction Lacombrade (2)).

Voilà quelle pouvait être, vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle, l'opinion d'un savant imbu de classicisme comme Synésios face à la menace des nouveaux Massagètes, les Huns. En effet une précision ethnographique excessive n'était pas importante pour le combat. Les peuples étaient plutôt classés selon leur *diaita* : par exemple, la *diaita* scythique mentionnée par Maurice (*Strat.* 11.2).

Mais Synésios ne se limite pas à appeler les Goths « Scythes » ou les Huns « Massagètes », des clichés bien répandus que Byzance appliqua par la suite aux Avars, aux Turcs ou aux Pékénègues. Il va plus loin, car il nous dit que les Huns *étaient* les mêmes Massagètes, déguisés par un artifice (*technè*). Vaincus par les Grecs et les Romains, ces vieux Barbares auraient adopté un nouvel aspect afin d'angoisser les *Rômaïoi*. La horde des Huns n'était donc qu'une ruse ingénieuse des Massagètes, un acte de guerre psychologique. Il ne fallait pas trembler, car l'oïkoumène avait toujours résisté aux attaques des *gentes externaë* : en fin de compte ces gens, d'après les doctrines géographiques de l'« inventaire du monde » romain, n'avaient pas créé trop de nuisances à l'Empire. Vue la grandeur de Rome, l'idée que des nouvelles peuplades puissent troubler l'équilibre entre *Romanitas* et *Barbaritas* devait être rejetée, et même considérée comme une preuve de lâcheté (3).

Synésios se présente comme un paladin de l'intransigeance antibarbare, état d'esprit qui à cette époque, et notamment dans la partie orientale de l'Empire, était l'idéologie dominante. Plusieurs auteurs s'efforcent de conjurer les *gentes externaë*, qui sont pour eux présence étrangère et indéfinie, dépourvue de toute réalité ethnographique. Les Barbares restent cloisonnés dans une dimension

imaginaire qui dérive de l'idéologie hellénistique et romaine.

Le rhéteur de Cyrène semble nier que, vingt ans auparavant, la bataille d'Andrinople ait été un moment crucial de l'histoire de Rome et surtout de l'Empire d'Orient. Et pour cause : il soutenait le parti de ceux qui voulaient restaurer le *statu quo*, contre le pouvoir des généraux goths. Le *Peri basiléias*, une mine de préjugés antiscythes, vient démontrer que Rome pouvait sortir de la décadence sans l'aide d'une autre race (4). Synésios reste fidèle à l'image traditionnelle des Barbares *circumlatrantes*, qui était née avec l'impérialisme romain républicain, et avait survécu jusqu'au *De rebus bellicis* (5). Pour lui, il ne faut pas trop se préoccuper de la présence de ces hommes horripilants, aux visages exotiques, car l'histoire a démontré les atouts d'un empire bien préparé contre n'importe quel sauvage ignorant.

Le discours *Peri basiléias*, écrit par Synésios pour l'empereur Arcadius, apporte en effet une solution pour retrouver le courage et la grandeur d'antan. Hérodote à l'appui, il nie les qualités des Scythes et propose de suivre l'exemple des « héros », c'est-à-dire des empereurs romains qui s'étaient battus contre les Barbares. D'autre part, il prône les modèles « spartiates », l'équivalent de l'ancien *tiro* romain proposé par Végèce à son empereur (6). Ces modèles idéologiques excluaient toute possibilité de se battre avec les Barbares en les prenant, pour ainsi dire, au sérieux. Synésios parle de la guerre en suivant les *topoi* de la tradition romaine, et distingue donc très nettement le vrai combat franc et loyal, des escarmouches, voire de la contre-guérilla que l'on peut mener pour repousser les Barbares (7).

La position de Synésios, à la fois radicale et abstraite, exprime le point de vue d'un rhéteur. Mais il est intéressant de s'arrêter sur le passage qu'on vient de lire, car il dépasse le langage courant de la rhétorique et tente à sa manière d'apaiser l'angoisse des *Rômaïoi*, qui, encore sous le choc d'Edirne, avaient de nouveau tremblé face à l'assaut des Barbares en 395 (8).

Notre auteur propose plus qu'un simple retour à la discipline traditionnelle : sa critique des travaux de fortification, que les empereurs romains entreprenaient de plus en plus et qui auraient surchargé de taxes les cités de l'Empire, n'est pas dépourvue d'intérêt. Nous ne savons pas si une telle taxation avait pesé sur la Pentapole de Cyrénaïque, que Synésios voulait faire exempter de la pression fis-

cale (9). Mais il est probable qu'un projet de fortification de la frontière orientale suscitait plusieurs craintes.

La législation impériale changeait souvent. A certains moments, elle faisait peser ces travaux sur les seuls *possessores* des régions frontalières, comme le souhaitait le *De rebus bellicis*, 20.1. En 396 le *sumptus publicus*, introduit par Julien pour le réseau des voies, était appliqué aussi aux travaux de fortification (*C.Th* 15.1.34). Mais une loi d'Arcadius de 397 parle au contraire de frais publics (*C.Th* 15.1.36), et Synésios devait craindre la *cupiditas* redoutable des exacteurs provinciaux (10).

Évoqués dans une discussion sur la fortification de la frontière, ces *topoi* n'avaient pas une fonction purement littéraire. En effet Synésios pourrait faire allusion à des mesures impériales bien attestées, mais aussi à certains plans de coopération avec l'Orient, comme l'accord entre Jovien et Shapur, pour bâtir ensemble une barrière contre les « Barbares inconnus » du Caucase (*Lyd. mag.* 3.52). Les partisans d'une telle entreprise pouvaient rappeler la légende des Portes d'Alexandre, dont la version tardive se mêlait avec l'histoire biblique (Ézéchiel 38.2 ; 22) des « nations encloses » de Gog et Magog, qu'on identifiait de plus en plus aux Huns (11). Les adversaires de la construction d'une clôture réelle, et Synésios parmi eux, pouvaient critiquer son caractère « oriental », d'autant plus étranger à la vertu militaire romaine que la politique des Sassanides tournait alors vers la création d'une série de « lignes Maginot » (12).

Il ne semble pas que la cour d'Arcadius ait prêté trop d'attention à Synésios, qui proposait les valeurs classiques sans se rendre compte des changements sociaux. Pourtant, il ne faut pas trop lui en vouloir, car cette attitude, découlant du classicisme, a été souvent adoptée à travers les siècles. En 1939 encore, Arnold Toynbee méprisait la « mécanisation » de l'armée romaine et exaltait les vertus du passé de la même manière qu'il refusait le militarisme comme une doctrine étrangère aux arts libéraux (13). Lui et Synésios se seraient retrouvés avec plaisir dans la même *common room* pour frémir contre la grossièreté des militaristes, mais sans trop se préoccuper des mouvements des ennemis.

Cependant, la menace des Barbares ne pouvait pas se passer d'une réponse militaire. Bon gré mal gré, la *Romania* ne pouvait plus les considérer comme de fastidieux nomades, techniquement nuls. Une adaptation progressive de la technique militaire à la menace des invasions est bien visible, au moins à partir du III<sup>e</sup> siècle.

Les auteurs tentèrent alors de comprendre l'altérité des Barbares au plan idéologique et pas seulement dans la pratique militaire, marchande ou diplomatique. Une considération réaliste des autres nations demandait à la mentalité classique un effort immense.

Je crois retrouver certains éléments d'un tel discours dans les abrégés arabes du traité *peri politéias* de Thémistios, qui semble avoir été dédié à Théodose (14). Ce texte, à propos de l'activité militaire de l'empereur, nous dit (p. 112 de l'édition Teubner) :

« Le roi doit connaître, d'une manière scientifi-

que, les royaumes adjacents, et il ne lui faut pas les négliger en aucune chose. Il doit aussi garnir leurs frontières avec des hommes, et il doit contrôler chaque nation avec qui il est en compétition, avec un nombre de soldats suffisant aux exigences stratégiques. En fait, on peut vaincre une nation soit au plan du courage, soit au plan de la lâcheté. Si l'empereur veut le territoire de l'une de ces nations, il doit la tenir en respect comme il faut faire dans ces cas, et l'attaquer avant qu'elle ne pénètre au milieu de son territoire, ainsi que rien n'en affleure aux ennemis. »

Je crois que le terme grec traduit par « *umma* » arabe était *politéia*. Ainsi Procop. *aed.* 1.1.18, célèbre Justinien comme l'empereur qui « procure » des autres *politéiai* à l'économie de l'Empire (15). Car d'autres *politéiai*, c'est-à-dire d'autres situations politiques et constitutionnelles que la *basiléia* des *Rômaïoi*, commençaient à être considérées comme des formes de gouvernement, dignes d'être étudiées avec une véritable « science des informations ». C'est le développement de la science des *ethnè kai klimata* souhaitée par Apollodore, dès le II<sup>e</sup> siècle, dans son traité de poliorcétique. L'Empire, s'il voulait survivre et garder sa place dans l'histoire, ne pouvait plus être considéré comme le seul des mondes possibles, la seule constitution légitime de l'*oikouménè*. Il émerge un nouveau esprit, plus « rationnel », qui exige de faire front contre la barbarie non pas avec une attitude orgueilleuse et suffisante, mais en se préparant comme si l'on devait se battre contre une autre nation.

Le témoignage de Thémistios sur les Perses n'est pas forcément opposé à celui de Synésios concernant de vrais Barbares comme les Huns et les Goths. Les Perses, dans la littérature de cette période, étaient respectés comme une puissance politique, la seconde du moins après Rome (*Pan.Lat.* 4.38.3). Cependant, en souhaitant le développement des connaissances concernant les peuples nouveaux, d'une « science des nouvelles » comme le dit le texte arabe, notre auteur montre l'essor d'une conception différente des *gentes externae*. Les exemples cités donnent la mesure d'un discours qui reflète la conscience contradictoire d'un monde classique bouleversé et désorienté par le choc des invasions, mais aussi les germes d'une nouvelle mentalité à l'égard des Barbares (16).

Thémistios et Synésios sont deux symboles d'une bataille idéologique qui n'était pas purement littéraire. Elles concernaient de très près la vie économique et sociale de l'Empire et ne se limitaient pas aux traités *peri politéias* ou *peri basiléias*. On pourrait ainsi citer plusieurs auteurs ayant vécu à la charnière des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. S. Mazzarino et L. Cracco Ruggini, entre autres, ont bien montré le développement de cette nouvelle conception, plus ou moins consciente, dans l'historiographie.

Un témoignage singulier de cet abandon de l'antithèse classique entre Grecs et Barbares, et qui ne manque pas de provoquer encore un certain embarras à notre conscience d'humanistes, est celui de Priscus de Panion, qui avait participé à la célèbre ambassade byzantine auprès d'Attila, vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle (17).

Dans le récit de Priscus, plusieurs historiens

s'arrêtent sur le dialogue entre l'auteur et le marchand grec, esclave, puis affranchi du noble Onégèsios, qui avait choisi le *nomos* des Scythes, c'est-à-dire la sauvagerie des Huns : il avait combattu pour eux, jusqu'à gagner sa liberté, et maintenant devenu chef d'une petite famille barbare, il avait le droit de dîner avec son ancien maître (18). Priscus oppose aux critiques de son interlocuteur contre le système fiscal de l'Empire les avantages des *nomoi* (l'ensemble des lois écrites) et de la *politéia* (*res publica*). C'est la même comparaison qu'on trouve dans la déclaration du roi des Goths, Athaulfus, selon laquelle il n'était pas possible de substituer une *Gothia* à la *Romania*, car seuls les Romains étaient obéissants aux *leges*, *sine quibus respublica non est respublica* (Orose, *hist.*, 7.43.6). Le renégat de Viminacium ne pouvait contredire ce plaidoyer passionné de la tradition juridique et sociale romaine, mais il avait droit au dernier mot : en pleurant, il concluait la discussion en disant que non, il ne répudiait pas la *politéia* des Romains, mais que les gouvernants actuels, très éloignés de la sagesse des Anciens, étaient en train de l'abîmer et de la perdre.

Pour plusieurs de ces lecteurs, dont Montesquieu (19), cet édifiant dialogue témoigne de la faiblesse du Bas-Empire. Mais faut-il prêter cette vue pessimiste à Priscus ?

Sur le plan littéraire, le dialogue est la contribution de Priscus au genre *peri politéias* ou *peri basiléias*. Mais sa relation sur l'ambassade donne aussi des aperçus des coutumes hunniques et propose à son public une lecture moins imaginaire de la barbarie. Tout en gardant son style classique, Priscus appelle *politéia* le système politique romain ; les Scythes, eux, n'ont qu'un *nomos*. Cependant, sa manière de comparer les institutions et les mœurs des deux *partes* témoigne d'un changement des mentalités par rapport au chauvinisme traditionnel de l'historiographie romaine.

Ainsi Maximin, le chef de l'ambassade (p. 27), quand il cherche à convaincre Onégèsios d'aider les Byzantins, parle d'amitié entre les deux *éthnè* (p. 51). Même si la situation politique le justifiait, parmi le public de l'historien plusieurs consciences devaient en rester choquées.

Un tel langage n'est pas exclu dans la tradition grecque la plus ancienne. Si Priscus, dans sa considération des Huns, s'éloigne de la propagande romaine issue de la pensée hellénistique, il reprend les termes du relativisme grec de l'époque classique (20), primordial dans l'ethnographie, mais aussi dans l'historiographie, et notamment chez Hérodote et Thucydide qui fournissent à Priscus une matière abondante pour sa prose (21). Cependant, Priscus utilise le langage classique pour explorer la réalité des Barbares.

Un exemple très important est le récit de son voyage au quartier général d'Attila (22). Après avoir quitté Naïssos, les ambassadeurs arrivèrent à un endroit près du Danube, qui était « ombragé, avec plusieurs coudes et méandres. C'est ici qu'il fit jour. Le soleil se levant devant nous, je pensais qu'on avait dû voyager vers l'Ouest : en fait, ceux qui ne connaissaient pas le territoire s'écrièrent que le soleil s'était mis en chemin dans la direction contraire, et que cela signifiait d'autres choses hors du commun.

A cause de l'anomalie du terrain, ce morceau de notre itinéraire semblait se diriger vers l'Orient ».

A la fin de ce véritable rite de passage, volontairement mystérieux, les envoyés des Huns attendaient les Byzantins sur des pirogues, près d'une plaine boisée (23), pour leur faire passer le fleuve et les amener à destination.

Priscus donne des raisons rationnelles de la panique de ses camarades. Cependant, il serait oiseux de chercher dans ce récit un témoignage « réaliste » de la situation du « camp » d'Attila : cette description est d'abord rédigée pour montrer le courage et la valeur de Priscus. En effet, au fr. 4 (p. 17), il ne manque pas de railler la lâcheté du consulaire Sénator, que Théodose II, quelques années auparavant (24), avait envoyé comme ambassadeur. Celui-ci avait préféré un long voyage sur la mer Noire, plutôt que de se rendre à pied auprès des Huns.

Priscus, originaire de Thrace, peut-être avait une connaissance plus directe du pays et n'avait pas peur de franchir l'inconnu qui se trouvait au-delà du grand fleuve, dans un paysage de bois et de marécages qui était le milieu naturel de ce peuple (25).

Il ne s'agit pas de n'importe quel fleuve : les ambassadeurs avaient franchi le Danube, l'Istros qui déjà chez Hérodote représente une frontière naturelle. Le fleuve qui sépare deux armées ou deux peuples est un topos fréquent chez les historiens de l'époque, comme par exemple Malchus de Philadelphie (fr. 15.69-71 ; 18.191-3 Cresci) (26). Qu'on fasse d'un fleuve, surtout si marécageux, la frontière entre la civilisation et la barbarie remonte plus haut dans la tradition classique, et se rencontre presque jusqu'à nos jours.

Dans d'autres passages aussi, Priscus présente les Huns comme un peuple séparé par plusieurs obstacles à la fois géographiques et symboliques. Tel est le grand marais reconnu par l'ambassadeur Romulus, *pollôn pragmatôn empéiros*, comme la Méotide (p. 54 s.). Un peu plus loin, Priscus dit que leur terre n'est pas trop éloignée de la Perse. Le souhait des Romains était qu'ils allassent l'envahir ; cependant, la frontière est marquée par une flamme qui jaillit d'un rocher sous-marin (p. 55).

Cet isolement de la nation hunnique transforme, dans le récit de Priscus, le passage de la frontière en véritable initiation. Plusieurs membres de la légation y perdent le nord et croient se trouver dans un monde-à-l'envers, plein de présages mauvais et sinistres. C'est la dette qu'on doit payer à la tradition classique : afin de passer le fleuve et d'atteindre la réalité de l'ennemi barbare, il faut changer de registre et même de dimension spatiale.

L'imitation d'Hérodote est constante. Ces citations sont nombreuses (1.185 ; 1.205.2 ; 3.86), et je crois que l'histoire du passage du fleuve, même s'il ne s'agit pas là d'une citation littérale, est également inspirée par le passage d'Hérodote 4.42.4, sur la circumnavigation de l'Afrique par les Phéniciens sous les ordres du Pharaon Nékôs. Hérodote dit : « D'autres y croiront, pas moi : ils dirent que, tout en faisant le périple de la Libye, ils eurent le soleil à leur droite » (27). Favorisé par son expérience, Priscus est plus réaliste dans sa description des Huns. Néanmoins, comme d'autres interprètes tar-

difs d'Hérodote (28), il conserve le ton d'une littérature à la fois ethnographique et fantastique.

Ainsi franchit-il la frontière entre *Romanitas* et *Barbaritas* sans perdre son attirail rhétorique d'écrivain classique : c'est un autre exemple de la « pseudomorphose » observée par Spengler pour certaines cultures de l'Antiquité Tardive.

A l'instar d'Hérodote, Priscus n'était pas effrayé par le changement de dimension spatiale, par le passage de l'espace civilisé à l'espace barbare. Cependant, il insiste sur les effets psychologiques d'un tel changement sur les autres.

L'éloignement des Huns par rapport aux Grecs est aussi un éloignement linguistique. Le déporté de Viminacium, qui dans le récit n'a pas droit à un prénom, est identifié comme un Grec parce qu'il parle bien cette langue. Seuls les déportés pouvaient le faire, tandis que les Huns parlaient le gothique et même le latin, et « que ce n'était pas courant que l'un d'entre eux parle le grec » (p. 46). Dans une situation d'*épimixia*, l'*hellenismos* assume un vrai rôle de système symbolique, qui marque sa supériorité culturelle. Cette unité culturelle de l'Empire romain ferait donc, sur la longue durée, sa véritable force.

D'autre part, s'il peut arriver qu'un Grec se fasse barbare pour échapper au joug fiscal, cela n'arriverait jamais à un homme de bien : en revanche, les Huns qui ont eu des contacts avec Byzance peuvent être achetés avec de l'or, comme Vigilas, et en tous cas en restent contaminés, comme le noble Onégésios, qui s'était même fait bâtir un bain dans la « bidonville » qu'était la ville d'Attila (p. 44). Les ambassadeurs devaient sûrement penser que cette faiblesse inouïe pour des Barbares malpropres devait faire d'Onégésios un sujet plus malléable. Ce dernier, pourtant, n'est pas un traître : il explique, un peu de la même manière que son affranchi de Viminacium, qu'il préfère la *douléia* sous Attila au *ploutos* sous les Romains (p. 52) (29). Il admet que le système des Huns n'est pas libre. Pourtant ses origines, sa famille, et surtout la conscience de faire partie de l'apparat du pouvoir d'Attila, sont pour lui des faits beaucoup plus tangibles que les promesses de le rendre, en même temps que ses fils, un « ami intime » de l'empereur.

Priscus est donc plus moderne qu'Hérodote dans sa manière de décrire des Huns. Si les Scythes imaginaires d'Hérodote sont encore un peuple qui peut être idéalisé, ou au moins regardé d'une manière neutre comme une entité étrange et utopique (30), les Huns de Priscus sont bien réels. Mais cela n'implique pas une représentation de l'autre plus « objective » : au contraire, ils sont critiqués, et considérés comme des « étrangers » par rapport à la civilisation des Romains. Les Huns de Priscus ne sont pas des bons sauvages, et ils n'ont rien à voir avec l'Age d'Or. C'est pour cette raison qu'il faut les craindre sur le plan militaire et les utiliser au niveau diplomatique, comme on avait déjà fait avec les Goths : ils ne sont plus les Massagètes de la littérature classique qui connaissent l'or et non le fer (31), mais un peuple bien rompu à l'art militaire.

Priscus est plus réaliste que Synésios, et même que Thompson, qui refusait de croire (malgré l'évidence de Priscus, fr. 1b, p. 12 ss.) que les Huns

« nomades » aient pu construire un pont afin d'amener leurs machines près de la ville de Naïssos. Pour le savant anglais, comme la langue de Priscus est pleine de citations de Thucydide, et que le développement concernant les machines de guerre remonte à Déxippe, cela suffirait à en faire un récit dépourvu de toute valeur historique, un simple exercice littéraire (32). Mais nous avons vu que son classicisme ne l'empêchait pas d'être précis dans ces détails qui marquaient le changement des temps. Un siècle après, Procope sera le maître de cette méthode historique. La « pseudomorphose » de Priscus ne cache pas la réalité présente, et nous les modernes, même choqués comme devaient l'être les plus réactionnaires parmi ses lecteurs byzantins, nous n'avons quand même pas le droit de nier son témoignage en vertu d'un faible argument littéraire.

Même s'ils connaissaient (bien sûr, avec l'aide de leurs prisonniers balkaniques) une technique militaire assez avancée, c'étaient ces mêmes Huns qui refusaient d'être capturés par la civilisation qu'ils avaient conquis. Ils ne sont donc pas tout à fait comme le *ferus victor* romain célébré par le poème d'Horace. Ce n'est pas pour exalter le bon sauvage que Priscus nous décrit son « bidonville », l'énorme *kôme* qu'était le quartier général d'Attila (fr.8, p. 43 s.).

Il maintient une certaine objectivité et reste ainsi fidèle à son modèle hérodotéen. Malheureusement, nous n'avons pas sa description complète du quartier d'Attila (qui n'était pas un camp, mais une véritable ville hunnique (33)) : il faudrait voir si l'expression *haec captis civitatibus habitacula praeponebat*, à la fin du fr.9 (11.3, Blockley), remonte à Priscus ou s'il s'agit d'un commentaire personnel de Jordanès (*Get.* 183).

Il ne faut donc pas trop moderniser le témoignage des abrégés de Priscus (34) : car, même si la valeur de son texte n'est pas atteinte par les compositeurs de florilèges ou bien, selon Mommsen, par la faiblesse d'esprit d'un Jordanès, cependant il n'est pas le devancier de Marco Polo, comme le voulait, non dépourvu d'exaltation romantique, Franz Altheim (35).

En effet, si Priscus ne cache pas son attitude critique face à la politique byzantine, il ne s'éloigne pourtant pas de l'idéologie de la « victoire éternelle ». Sa perception de ce moment critique, qui au V<sup>e</sup> siècle bouleversait les esprits, en Orient comme en Occident, montre un très haut degré de réflexion historique : pourtant, elle n'est pas atteinte par le pessimisme.

L'idée que Byzance, désormais figée dans sa décadence, était destinée à attendre la « solution » qui ne pouvait sortir que d'une invasion de l'extérieur, est une idée de l'époque moderne : le thème du célèbre poème de Kostantinos Kavafis : *périménon-tous barbarous*.

Et d'ailleurs, ce « fatalisme optimiste » existait vraiment chez les Byzantins. Par exemple, Cosmas Indicopleustès concluait ainsi sa digression sur la prophétie de Daniel : « J'exprime donc la conviction que, même si pour la correction de nos péchés les ennemis barbares se dressent de temps en temps contre la Romania, l'Empire demeurera invincible par la puissance souveraine, afin que le monde

chrétien ne se réduise pas, mais qu'il s'étende » (II, 75, trad. Wolska-Conus).

Nous avons ici la preuve de l'abandon de l'attitude chère à Synésios, demeuré sourd et aveugle aux événements. Cependant, Cosmas n'envisageait pas une « régénération » de l'Empire de la même manière que la *Germanisierung* rêvée par la pensée romantique allemande. Même si la *Rômania* s'adapte à la réalité de « ceux d'en face », les Barbares seront toujours barbares : on peut bien les approcher, ils peuvent bien nous égorger, mais ils n'arriveront pas à entamer notre civilisation, et leur arrivée peut stimuler, voir tremper le courage de la *Rômania*.

Voilà donc le sens du compte-rendu de Priscus. Face aux événements d'Orient, le comte de Gobineau, ce Priscus du XIX<sup>e</sup> siècle, écrivait en 1885 que, s'il y n'avait eu que les Barbares, « on n'en eût jamais fini du monde ancien, si quelque élément destructeur n'avait fini par se mettre entre ces trop complaisants barbares l'impuissance romaine. Ce fut alors que le ciel fit éclater Attila » (36). Et pourtant Attila, « jaune » comme il était, ne pouvait contribuer au renouvellement de l'Europe qu'avec son œuvre de destruction. *Hunnique soit qui mal y pense*.

## NOTES

(1) Je remercie MM. Gilbert Dagron, Andrea Giardina, Jean-Louis Mourgues, Chris Wickham, Constantin Zuckerman, pour leurs précieux conseils, ainsi que le Père Vincenzo Poggi qui m'a aidé à traduire le passage du texte arabe de Thémistios.

(2) Les citations de Priscus se réfèrent à l'édition de F. Bornmann, *Prisci Panitae fragmenta* (Florence, 1975). Sur l'antibarbarisme de Synésios voir R. Lizzi, « Significato filosofico e politico dell'antibarbarismo sinésiano : il *De regno* e il *De providentia* », *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Napoli* (1981, n.s. 56, p. 49-62). Sur le climat politique de l'époque (qui était marqué surtout par la présence des Goths) par rapport au *Peri basiléias* voir G. Albert, *Goten in Konstantinopel. Untersuchungen zur oströmischen Geschichte um das Jahre 400 n. Chr.* (Paderborn, 1984), p. 47-66.

(3) De la même manière, les Perses que Constance II allait combattre n'étaient que les Parthes masqués (Julien, *Peri basil.* 11, 63a s.), qui jouaient aux Perses d'antan, mais qui, malgré leurs *paraphernalia*, n'étaient que des Barbares. Le mot « Parthe » est employé dans un sens très péjoratif : v. J. Dauge, *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine du Barbare et de la barbarie* (Bruxelles, 1981).

(4) S. Mazzarino, *La fine del mondo antico*<sup>2</sup> (Milano, 1988), p. 64.

(5) A. Giardina, *Anonimo. Le cose della guerra* (Milano, 1989), p. 71 s.

(6) Voir A. Marcone, « Il *De re militari* di Vegezio », *Studi e ricerche dell'Istituto di Storia antica, Firenze, SRIS* (1981, 1, p. 121-138).

(7) G. Traina, « Aspettando i barbari. Le origini tardoantiche della guerriglia di frontiera », *Romanobarbarica* (1986-1987, 9, p. 247-279).

(8) Voir E.A. Thompson, *A History of Attila and the Huns* (Oxford, 1948), p. 15 ss. (notamment pour le témoignage de Saint-Jérôme, *epist.* 60.16 ; 67.8).

(9) Il ne s'agit pas, évidemment, d'un témoignage relatif aux Barbares de Cyrénaïque : voir D. Roques, *Synésios de Cyrène et la Cyrénaïque au Bas-Empire* (Paris, 1987), p. 72, 161, 182-183.

(10) Discussion et bibliographie dans Giardina, *op. cit.*, p. 63 ss. ; 103 s.

(11) Voir A.R. Anderson, *Alexander's Gate, Gog and*

*Magog, and the Myth of the Enclosed Nations* (Cambridge, Mass., 1932).

(12) R.N. Frye, « The Sasanian System of Walls for Defense », 1977 : *Islamic Iran and Central Asia (7th-12th centuries)* (Var. repr.), (London, 1979) III (p. 7-15). La crainte des peuples marginaux comme les Arabes était présente dans les traités romano-persans : voir Malchus, fr. I Cresci. Pourtant la politique changeait vite. Une clause du traité, signé par Théodose II avec les Perses, interdisait de bâtir des nouvelles fortifications près de la frontière (Procop. *Bell.* 1.2.14 s. = Priscus, fr.51\* ; Procop. *aed.* 2.1.4 ss., qui semble citer un passage dudit traité).

(13) A.J. Toynbee, *A Study of History*, IV (Londres, 1939), p. 451-461 ; le lecteur français pourra consulter les opinions de Toynbee sur la guerre dans le recueil *Guerre et civilisations* (Paris, 1953).

(14) *Epistula Themistii de republica gerenda*, Éd. Irfan Shahid, dans G. Downey, A.F. Norman, *Themistii orationes* III (Leipzig, 1974), p. 75-119. Ce texte n'a pas manqué de susciter des doutes : voir G. Dagron, « L'Empire romain au IV<sup>e</sup> siècle et les traditions politiques de l'Hellénisme. Le témoignage de Thémistios », *Travaux et mémoires* (1968, 3, p. 1-242), p. 222-224. En effet, il s'agit d'un texte très remanié durant les siècles, et il est tout à fait possible que les versions arabes dépendent d'une traduction syriaque. En fait, la mention de l'empereur Julien (qui paraît dans le manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle contenant l'une des deux versions) pourrait bien être due à la fortune que cet empereur avait dans la tradition orientale. Moins sceptique G.W. Bowersock, *Julian the Apostate* (Cambridge, Mass., 1978), p. 31, n° 23 : cependant le texte semble faire référence à la situation politique d'après 363, tandis que les allusions à la concorde (102.14 ; 104.2 s.) pourraient bien concerner le synode de Constantinople de 381. Voir Shahid, *op. cit.*, p. 79 s.

(15) Voici la version latine de Shahid (p. 113) : « *Cum de ceteris rebus, tum de regnis sibi finitimis rex certior esse debet ne quid de eis omittat, praesidia limitanea militibus ei instruenda sunt, numeri ad pugnandum idonei gentibus hostilibus opponendi, quia quo magis virtus vel ignavia colitur, eo magis una natio inter omnes eminet, si in fines cuiusdam ex his nationibus impetum facit, ad eam oppugnandam parere debet eis copiis usus quibus in similem quandam urbem impetum faciat, et talibus paratis prius ipse eam incedere debet quam hostes in mediam suam patriam invadant* ». Mais cette traduction nous paraît trop libre (surtout quand « *umma* » est traduit comme *urbis*), dans un contexte qui est évidemment troublé du point de vue philologique. Le texte arabe (ou son modèle syriaque) semble avoir fait une confusion, en utilisant un verbe qui serait plus approprié pour indiquer la défense et non pas l'attaque (Shahid, *op. cit.*, p. 113, note 9). En tous cas, il y a toujours eu une certaine ambiguïté pour traduire la conception de *polis*, ainsi que d'autres termes apparentés, dans une langue sémitique : v. J. Teixidor, « Le territoire urbain dans les textes sémitiques d'époque séleucide », dans *Géographie historique au Proche-Orient*, Paris, 1988, p. 41-45.

(16) Voir le choix de textes dans Mazzarino, *La fine, cit.*, p. 59 s. ; G. Dagron, « Ceux d'en face ». Les peuples étrangers dans les traités militaires byzantins », *Travaux et mémoires* (1987, 10, p. 207-231). Pour la tradition à propos des Persans voir J. Straub, « Die Sassaniden als *aemuli imperii* im Urteil des Ammianus Marcellinus », dans *From Late Antiquity to Early Byzantium* (Acta XVI conf. Eirene), Prague 1985, p. 37-40. Littérature aussi chez G. Moravcsik, *Byzantinoturcica* 2, I. Berlin, 1958), p. 497 s.

(17) Dans l'été 449, selon R. Browning, « Where was Attila's camp? », *Journal of Hellenic Studies* (1953, 73, p. 143-145) : en 448 selon G. Wirth, « Attila und Byzanz », *Byzantinische Zeitschrift* (1967, 60, p. 41-64).

(18) Priscus, p. 46-50 Bornmann. Parmi les commentaires les plus récents de ce passage, voir par exemple : O. Lattimore, « La frontiera nella storia », 1955 : *Studies in frontier History* (Paris, La Haye, 1962), p. 469-491 ; Mazzarino, *La fine, cit.*, p. 66 ss. ; F. Altheim, *Geschichte der Hunnen, II. Die europäischen Hunnen* (Berlin, 1962, p. 302 s. ; Dagron « *Ceux d'en face* », *art. cit.*, p. 224 s. ; A. Giardina, « L'uomo romano », dans *Id.* (éd.) *L'uomo romano* (Roma-Bari, 1989), p. V-XIX, en particulier p. XIII.

(19) Montesquieu, *Sur les causes de la décadence des Romains...* ch. XIX.

(20) Sur la méthode relativiste des Grecs, voir S. Mazzarino, *Il pensiero storico classico* I (Bari, 1965), p. 151 ss.

(21) Voir E.A. Thompson, « Priscus of Panion, Fragment



lb », *Classical Quarterly* (1945, 39, p. 92-94); S. Szádecki-Kardoss, « Literarische Reminiszenz und historische Realität bei Priskos Rhetor (fr.41) », *XII conf. int. Eirene*, Cluj 1972, p. 96 s.; R.C. Blockley, « Dexippus and Priscus and the Thucydidean Account of the siege of Plataea », *Phoenix* (1972, 26, p. 18-27). En général, v. L.R. Cresci, « Ancora sulla mimesis in Procopio », *Rivista di filologia e istruzione classica* (1986, 114, p. 449-457).

(22) R.C. Blockley, *The fragmentary classicizing Historians of the Later Roman Empire, Eunapius, Olympiodorus, Priscus and Malchus I-II* (Liverpool, 1981-1984), fr. 11, 2 (= fr. 8 Dindorf).

(23) Il n'est pas nécessaire de lire, avec Browning (*art. cit.*), *helôdei* pour *hylôdei*.

(24) Voir *The Prosopography of the Later Roman Empire II*, s.v. *Fl. Senator IV*.

(25) Voir G. Dagron, « Une lecture de Cassiodore-Jordanès : les Goths de Scandza à Ravenne », 1971 : *La romanité chrétienne en Orient, Héritages et mutations* (Var. repr.) (Londres, 1984), II (p. 290-305); sur le rôle du marécage dans l'imaginaire classique voir G. Traina, « Paesaggio e "decadenza". La palude nella trasformazione del mondo antico », dans A. Giardina (éd.), *Società romana e impero tardoantico III* (Roma-Bari, 1986), p. 711 ss.; 905 ss.; *id.*, *Paludi e bonifiche del mondo antico* (Roma, 1988).

(26) L.R. Cresci, *Malco di Filadelfia. Frammenti*, Naples, 1982, p. 39s.

(27) Sur l'importance de ce passage dans la terminologie

géographique, voir Janni (P), « "Il sole a destra": estrapolazione nella letteratura geografica e nei resoconti di viaggio », *Studi classici e orientali* (1978, 28, p. 87-115).

(28) Comme, par exemple, Tertullien : voir von Ivánka E., *Heidnisches und Christliches im frühbyzantinischen Geistesleben* (Wien, 1948).

(29) Sur le nom d'Onégésios voir F. Altheim, « Der Aufstand der Hunnen in Europa », *Acta archaeologica Hungariae* (1952, 2, p. 269-276). Sur la signification du status des *logadès*, ainsi que sur la conception de la *douléia* chez les Huns, voir J. Harmatta, « The Dissolution of the Hun Empire. I. Hun Society in the Age of Attila », *ibid.*, 277-304.

(30) F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote, Essai sur la représentation de l'autre* (Paris, 1980).

(31) Dagron, « *Ceux d'en face* », *art. cit.*, p. 213 s., note 24.

(32) Thompson, *A History*, *op. cit.*, p. 83 s., note 8.

(33) Harmatta, *art. cit.*, p. 301 s.

(34) Il ne faut pas prendre au pied de la lettre les témoignages d'Evagrius, qui en fait un « rhéteur » ou bien de la *Souda*, qui en fait un « sophiste » (Bornmann, *Testimonia*, I (Souda, s.v. *Priskos*); 4, 5, 7, 8 (Evagr. 2.1; 2.5; 2.16; 5.24). A Byzance, le métier d'historien n'existait pas; cf. P. Lemerle, *Le premier humanisme byzantin* (Paris 1971), p. 63 s. Priscus, de toute manière, a écrit aussi des ouvrages rhétoriques (*Testimonia* I, *op. cit.*).

(35) Altheim, *Attila*, *op. cit.*, p. 144 s.

(36) A. de Gobineau, *Ce qui se passe en Asie* (Paris, 1928), p. 18 s.